

CAHIERS 51
METANOIA

51 CAHIERS METANOÏA

1987

revue trimestrielle

CAHIERS METANOÏA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. 75.90.30.44

Association déclarée loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 09-87

Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Dépôt légal n° 09-87

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

POSSESSION - DEPOSSESSION

p. 3

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 62

P. 7

MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

p. 15

RECHERCHES

*ENTRETIEN NISARDADATTA :
« AVANT LA CONSCIENCE »*

p. 17

R. OILLET : COMMENCEMENT

p. 20

STEPHEN JOURDAIN :

LA NAISSANCE, LES TRAITS ESSENTIELS

p. 23

*P. SALVAN : DE LA LANGUE DE BOIS
AU LANGAGE AUTHENTIQUE*

p. 25

BIBLIOGRAPHIE

L'ÉVANGILE VOIE DE LA CONNAISSANCE

p. 34

POÉSIES

p. 38

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'éta-lage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150,00 F.
— Cahiers 1976	150,00 F.
— Cahiers 1977	150,00 F.
— Cahiers 1978	150,00 F.
— Cahiers 1979	150,00 F.
— Cahiers 1980	150,00 F.
— Cahiers 1981	150,00 F.
— Cahiers 1982	150,00 F.
— Cahiers 1983	150,00 F.
— Cahiers 1984	150,00 F.
— Cahiers 1985	150,00 F.
— Cahiers 1986	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 15 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou

ÉDITORIAL

Et la nuit même il mourut

POSSESSION - DEPOSSESSION

Plus la recherche se poursuit, plus éclate l'évidence que seule la non-dualité permet de surmonter nos antagonismes : bien-mal, vertu-vice, bonheur-malheur, masculin-féminin, richesse-pauvreté...

L'HOMME HISTORIQUE

Le judéo-christianisme, l'islam, le manichéisme... nous présentent au cours d'une histoire linéaire le bien en lutte contre le mal, le royaume de la lumière en opposition avec celui des ténèbres, l'esprit en butte à la matière, Dieu aux prises avec Satan...

L'existence de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, se retrouvent mêlés dans l'homme, d'où sa condition pécheresse et malheureuse et son besoin de s'expliquer le mal dans le monde. L'explication par le mythe du péché originel paraît enfantine, même si le baptême efface la tache qui résulte de la transgression d'Adam. Du reste le baptême d'eau, chez le tout petit, paraît en contradiction avec l'innocence du nouveau-né que Jésus célèbre à maintes reprises, par exemple lorsqu'il demande à l'homme psychique, qu'on peut tout aussi bien appeler adamique, (log. 85) d'interroger le petit enfant de sept jours afin de trouver la Vie (log. 4), ou lorsqu'il invite les disciples, s'ils veulent le voir, à se dépouiller de leurs vêtements (log. 37). Cette injonction s'adresse même aux pieux ascètes comme Jean le Baptiste : « Celui qui parmi vous sera petit connaîtra le Royaume et surpassera Jean » (log. 46).

Néanmoins, avant de retrouver la transparence de l'état d'avant les conditionnements, il nous faut répondre à une objection de taille : « Comment le Créateur, qu'on qualifie de tout-puissant, peut-il permettre l'existence de Satan et de ses œuvres ? ». Seule une rétribution future est à même de sauvegarder chez le croyant à la fois la toute-puissance de Dieu et sa justice et le libre arbitre de l'homme. C'est donc au bout de l'histoire, lors de la résurrection des corps et du juge-

ment dernier, que la justice parfaite pourra être instaurée et Satan vaincu.

En attendant, l'autorité religieuse est là pour dire aux fidèles ce qu'ils doivent faire. N'empêche que la loi demande parfois à être interprétée. Les théologiens s'y emploient sans réussir à se mettre d'accord, si bien que le pouvoir religieux s'effrite de plus en plus ; mais on a toujours la possibilité du renvoi au jugement final.

Néanmoins les objections majeures restent sans réponse. On ne maintient pas le libre arbitre à coup de dogmes surtout quand on a contre soi la plupart des philosophes. Or sans libre arbitre, pas de faute, pas de rémission, pas de récompense. Du reste, si Dieu avait dès l'origine disposé du libre arbitre en même temps que de la toute-puissance, il n'aurait pas laissé à Satan une partie de ses pouvoirs. Ceux-ci semblent même croître avec le temps : la situation de l'homme s'aggrave au fur et à mesure que le temps passe. Dès lors si cet homme se reconnaît et se veut historique, il est de plus en plus en proie à la terreur de l'histoire. En somme, plus il se targue de « faire » l'histoire, plus il en devient la victime et plus il fait le jeu de Satan.

LE GNOTIQUE

Le gnostique sait que le salut n'est ni dans l'histoire ni au bout de l'histoire, mais qu'il est dans une sortie définitive du temps, dans une prise de conscience de son essence qui transcende le temps : « Heureux celui qui était avant d'exister » (log. 19). Le gnostique n'est pas aliéné par le film de son existence, même si celui-ci paraît décevant, déroutant, banal, voire scandaleux, aux yeux du monde. Il est le spectateur de ce film particulier ; mais ce qui le requiert surtout c'est l'attention à sa nature originelle. Celle-ci est à la fois le non-manifesté et le manifesté, le Royaume intérieur et extérieur.

Toutefois le particulier n'est pas pour autant dilué, noyé dans le grand Tout. L'homme devient même l'occasion de la manifestation : le corps affranchi du mental est la révélation de l'Esprit (log. 29). Grâce au corps, l'Esprit se reconnaît et ainsi embrasse toute la manifestation : le haut comme le bas, le bon comme le mauvais, le riche comme le pauvre... L'Esprit reconnaît alors tout comme procédant de lui sans distinction des catégories mentales établies par les hommes : « Suis-je donc un partageur ? » (log. 72).

Le gnostique ne distingue pas entre le riche et le pauvre. Le discernement auquel il s'est appliqué en vue de quitter l'illusoire pour le Réel lui a appris que le mental seul est le possédant, qu'il est riche aussi longtemps qu'il n'a pas renoncé à tenir la barre sur un navire où il n'est pas le maître à bord. Des erreurs répétées, des échecs, des épreuves de toutes sortes lui apprennent que les choses vont mieux lorsqu'il laisse faire.

Néanmoins, il était nécessaire qu'il prît la mesure de son incurie, autrement dit qu'il s'engageât afin de pouvoir ensuite se désengager, qu'il s'affirmât afin de pouvoir ensuite renoncer. S'il avait quelque doute à ce sujet, deux logia l'inviteraient à ne pas chercher à fuir le monde avant de l'avoir connu :

*Jésus a dit :
Celui qui s'est fait riche,
qu'il se fasse roi ;
et celui qui a le pouvoir,
qu'il renonce ! (log. 81)*

*Jésus dit :
Celui qui a trouvé le monde
et s'est fait riche,
qu'il renonce au monde. (log (110)*

Ainsi vouloir préserver un enfant en le maintenant à l'écart des affrontements de son âge risque de le maintenir dans un repli schizo-phrénique préjudiciable à son développement. Lorsque les dangers et les obstacles surviennent, le jeune qui n'est pas aguerri pour s'insérer dans la société court le danger de se laisser aller à des excès dommageables, ou de fuir vers un idéalisme coupé du réel, ou encore de sombrer dans la folie.

Il faut que celui qui renonce sache à quoi il renonce. Tout se passe comme si les malingres et les velléitaires s'excluaient d'eux-mêmes de l'aventure de la gnose. Il n'en demeure pas moins que rien n'est plus vain ni plus sot que de vouloir persister dans l'affirmation et l'accumulation à un âge où la compétition n'est plus de mise. La peur de manquer devient alors grotesque.

Cependant, chez le gnostique, l'action avec l'âge ne devient pas résignation, elle ne devient pas davantage projection vers un devenir et un ailleurs compensatoires. Il sait depuis toujours qu'il a « cela en lui » (log. 70) et qu'il ne deviendra pas « cadavre » (log. 60). Il sait que, « à celui qui a », on donnera : « Il sera émerveillé et il règnera sur le Tout » (log. 2). Mais la richesse et le pouvoir qu'il découvre n'ont rien à voir avec la richesse et le pouvoir qu'offre le monde. C'est même tout le contraire, puisque le mental doit cesser son jeu d'affirmation pour que le règne s'établisse. Cette attention vigilante permet d'être le spectateur du spectacle : ce que Jésus appelle « connaître le monde ». Celui-ci se révèle être le cadavre. Quand au spectateur avisé, Jésus le qualifie en disant : « Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui » (log. 111).

L'homme riche de notre logion 63 a continué à s'identifier à son personnage. Malgré sa grande fortune, « il avait peur de manquer ». Ses projections n'ont qu'un but : sécuriser le personnage. Il en est là de ses rêves qui ont sans doute retardé son sommeil lorsque « la nuit même il mourut ».



**COMMENTAIRE
DE L'ÉVANGILE
SELON THOMAS**

LOGION 63

JESUS A DIT :

IL Y AVAIT UN HOMME RICHE

QUI AVAIT UNE GRANDE FORTUNE.

IL DIT :

J'EMPLOIERAI MA FORTUNE

A SEMER, MOISSONNER, PLANTER,

REEMPLIR MES GRENIERS DE GRAINS

AFIN QUE JE NE MANQUE DE RIEN.

VOILA CE QU'IL PENSAIT DANS SON CŒUR ;

ET LA NUIT MEME IL MOURUT.

QUE CELUI QUI A DES OREILLES ENTENDE !

« Cherchez d'abord le Royaume... » a dit Jésus.

Hypnotisée par le film de la manifestation, comblée par la profusion du multiple, perdue dans le rêve de prolonger éternellement ce bonheur fugitif, j'ai oublié d'engendrer en moi ce qui est mien, j'ai oublié qui je suis.

Et je suis morte avant même de mourir, étouffée par la surabondance en moi de ce qui n'est pas mien.

Mais qui donc a fait ce songe cruel ?

Marie-France



Le récit est lapidaire : la vie de l'homme hylique est rapidement sanctionnée par la mort. Il a tout prévu pour qu'il ne manque de rien, excepté de se poser la bonne question : « qui suis-je ? ». Je dois connaître mes vrais besoins avant de m'enquérir des vrais moyens de les satisfaire... Je note au passage qu'il y a peut-être une *vraie* question qui ne vient pas vite à l'esprit : « de quoi manquè-je ? me manque-t-il quoi que ce soit ? ».

Ce log. me rappelle l'avertissement donné au 59 : « Regardez vers Celui qui est vivant tant que vous vivez, de peur que vous ne mouriez et ne cherchiez à le voir ; et vous ne pourrez pas voir ». Ce qui donne un tour particulièrement tragique à cette histoire d'homme riche. Il serait tentant d'émettre des hypothèses sur une forme de survivance individuelle post mortem. Il est plus courageux d'envisager l'urgence de « se connaître » et de mesurer l'importance de chaque instant de vie.

Pourquoi l'homme riche a-t-il choisi d'accumuler des biens matériels, par de vaines occupations favorisant l'oubli de soi, plutôt que de s'orienter vers cette Présence pure, primitive, qui contient la vraie richesse de notre nature originelle impérissable ? Des salades... Voyez comme mon discours a évolué vers la tranquille assurance de celui qui sait. Forcément Jésus, Nisargadda, le must de la connaissance spirituelle...

Je reprends à zéro : l'homme riche ne s'est pas posé les bonnes questions (mais qui sait ?). Bref, il a fait les mauvais choix et il «ne l'a pas emporté au Paradis» comme on dit.

Et je me tourne vers moi : vraiment, s'il m'arrivait de mourir cette nuit, qu'arriverait-il vraiment ? Les mots commencent à se mordre la queue. «Ma peur, viens ici que je t'interroge sérieusement...».

Vous voyez comme le facile à comprendre peut masquer un difficile à être, comme l'apparence peut cacher la réalité... Et puisque je «sais», je vais tenter de mesurer la qualité de mon attention à cette Présence, mon degré de vigilance, et le sens de cet humour si déplacé... Tiens, cela, je ne sais pas, peut-être je ne peux pas le faire.

Il y a un fil mystérieux qui relie tous les logia entre eux, et tous les enseignements gnostiques. Qui croyez-vous que vous êtes, le savez-vous ? Vos actes le prouvent mieux que vos paroles.

Ce logion m'apprend que l'ignorance à l'égard de soi-même ne pardonne pas. Oui. Mais ce logion vise «mon» ignorance et non celle de l'homme riche.

Raymond



Au royaume de l'Avoir, l'homme riche porte en lui le souci permanent de conserver et d'accroître sa fortune, à plus forte raison s'il s'agit d'une grosse fortune. Son univers mental, surpeuplé de calculs, supputations, projets en vue de l'accumulation et de la multiplication d'indispensables biens matériels (et de même pour l'avoir dit «spirituel»...), nous apparaît singulièrement agité... et désespérément pauvre.

Sa vie se résume, en définitive, à une intense et constante crispation sur soi, née de la peur de manquer. Comme si une telle existence n'était pas tout entière manque : car il est bien évident qu'au sein de cette turbulence aux multiples remous, l'Etre Essentiel, dans sa paisible et pleine unicité, ne saurait avoir sa place.

Une telle situation, absolument invivable, ne peut trouver de dénouement que dans la mort, mort à la fois crainte inconsciemment, et niée : elle s'imposera brutalement, jetant à bas, en une nuit, tout l'édifice.

La leçon est dure, abrupte, mais claire. Une fois encore, Jésus invite chacun d'entre nous à trouver, à l'intérieur de soi-même, et de son vivant «le lieu de la vie» : trésor impérissable et indivisible, seule véritable fortune réservée au plus pauvre d'entre les pauvres, le «monachos», celui qui a consenti à se dépouiller de tous ses vêtements et à les fouler aux pieds.

Rendu ainsi à son «état naturel», il connaît, dans la vision de sa nature originelle, la plénitude d'être, au sein de la radieuse nudité de l'instant, et il ne goûtera pas de la mort.

Faisant suite à un logion purement ésotérique, le 63 présente l'apparente simplicité des causes entendues : il faudrait être complètement et irrémédiablement sourd pour ne pas entendre. Oui-da... mais à bon entendeur, salut !

Mireille



La personne se constitue et s'affirme par l'avoir. Le corps, dont la fonction est d'être le miroir de l'Esprit, est récupéré par une conscience qui se l'approprié en se limitant à lui. Tout va s'agglutiner autour de ce moi. Il va dire : mon corps, mon âme, mes relations, ma culture, mes biens, mon argent, ma fortune. La personne s'impose par l'avoir. Afin d'être plus forte pour acquérir et conquérir ou pour se défendre lorsqu'elle est menacée, elle s'allie à d'autres personnes. Elle va jusqu'à persécuter pour ne pas être persécutée...

Ainsi, celui qui a s'ingénie à avoir davantage. En fonction de ce qu'il possède, il pense à ce qu'il peut encore acquérir. Par ce jeu de la mémoire et des projections, il n'en finit pas de vouloir davantage. Le corps a été récupéré par cette conscience morcelée ou ce mental personnel et détourné de son rôle merveilleux qui devait permettre à l'Esprit de se reconnaître (log. 29). Ce détournement peut revêtir des aspects particulièrement aliénants et embrasser non seulement

la vie terrestre mais aussi ce qu'il est convenu d'appeler la vie future ; car le mental peut fabriquer sa propre survie dans un au-delà psychique et le peupler de ses fantasmes.

Il est nécessaire que la conscience personnelle ait pu se développer grâce à l'avoir pour être ensuite confrontée à la conscience universelle liée à la manifestation. Les logia 81 et 110 sont très clairs à ce sujet. Dans l'immense majorité des cas, cette prise de conscience n'a pas lieu et l'aliénation va s'amplifiant jusqu'à la mort : « Et la nuit même il mourut ». Pourtant, c'est durant ce parcours existentiel que doit avoir lieu ce qu'on pourrait appeler « la passation des pouvoirs ». Pour cela, il est nécessaire que le mental personnel soit amené à faire le constat de son incurie et de ses abus de pouvoir. Il a voulu se substituer au Maître pour répondre au « mal d'exister ». Des constats d'échecs répétés peuvent l'inciter à passer la main, d'autant que les choses se passent très bien lorsqu'il accepte de se démettre. Ce désistement consiste en l'abandon de l'identification avec un moi particulier inexistant. L'abandon de cette entité s'accompagne de la découverte qu'il n'y a d'entité nulle part dans le cosmos - ce qui est confirmé par la microphysique.

Finalement, la richesse est l'attachement à la personne et la pauvreté véritable est l'abandon de cette identification. Il nous faut donc mourir à ce à quoi nous sommes illusoirement identifiés.

L'Esprit ne force pas le cours des choses. Il a toujours assez de miroirs dans le monde (c'est-à-dire de corps où le mental personnel a lâché prise) pour se re-connaître et ramener tout à lui dans le repos. Cette contemplation engendre le mouvement incessant d'aller et de retour : tout part de la source de repos éternel et tout y revient grâce au miroir du corps. Pour que la re-connaissance puisse jouer, il faut que la personne ait accepté de mourir « de son vivant », suivant l'expression de Kabir, autrement dit, il est nécessaire que le corps ait pu être désentravé du mental personnel. Cela s'appelle dans l'Évangile « se trouver soi-même ». Trois logia s'éclairent mutuellement pour désigner ce qui meurt et ce qui vit :

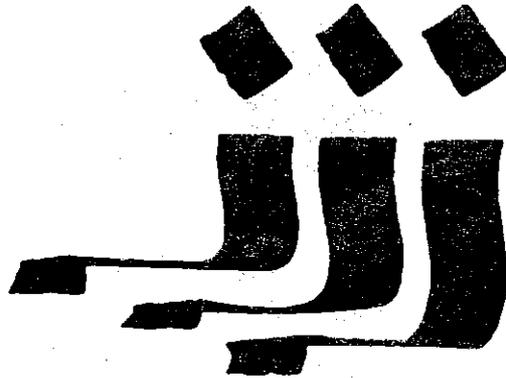
Jésus a dit :
Celui qui a connu le monde
a trouvé un cadavre ;
et celui qui a trouvé un cadavre,
le monde n'est pas digne de lui. (log. 56)

Jésus a dit :
Celui qui a connu le monde

*a trouvé le corps,
mais celui qui a trouvé le corps,
le monde n'est pas digne de lui. (log. 80)*

*Jésus a dit :
Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,
et le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort ni peur,
parce que Jésus dit :
Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui. (log. 111)*

Emile



MÉDITATIONS

AU FIL DE LA PLUME

PANIQUE A BORD, OU RETROUVAILLES

Panique, panique à bord : j'ai perdu la tête.

Jusque là, les clefs étaient dans ma tête, parfaitement rangées, de belles clefs réglementaires, conformément polies par des années d'études, suivies de bonnes méditations dirigées. Fidèles à l'appel, elles jouaient sans problèmes, chacune dans sa propre serrure, comme il se doit : je jouissais d'un confortable commun accord. Tout se trouvait à sa juste place : moi, le monde et Dieu.

Il y avait bien cette petite porte blanche, là derrière, mais il était convenu, une bonne fois pour toutes, qu'elle était condamnée ; on ne savait d'ailleurs plus qui en avait égaré la clef. Parfois, il m'arrivait de la chercher en songe, tremblant du désir de la retrouver et d'ouvrir enfin, un peu comme si ma vie en dépendait. Une nostalgie assombrissait mon œil, au réveil ; mais, secouant la tête, je chassais ces fumées.

Et puis la vie imprima dans ma chair son sceau d'amour et de souffrance. Les clefs se mirent à hésiter dans des serrures en point d'interrogation : tout devint très inconfortable. Seule la nature environnante, me demeurant amicale, m'assurait quelque apaisement.

Peu à peu, cet opaque espace blanc, là derrière, commença à prendre une importance capitale : m'étant retournée, au mépris de toute raison, de toute prudence, de toute décence, je me surpris à frapper, à frapper, sous l'emprise d'une douce violence ravageuse, fanatique et complètement incompréhensible vue de l'extérieur.

D'espoir en désolation, de mirages en désillusions, je demeurais - quelle aventure - flamme, brûlant en compagnie d'une autre mâle flamme, et souvent nous entredévorant : désert, soif ! Parfois, heureusement, nous rencontrions des sources... Cependant, je continuais à frapper, je frappais dur et en silence : une lumière transparaissait. C'est alors que j'ai perdu la tête, avec toutes ces clefs désormais ridiculement inutiles, pauvres clefs d'une illusoire geôle. Après un moment d'intense panique - perdue, perdue ! - cette sensation bouleversante : *il n'y a pas* de porte, pas de clef, aucun blanc passage, pas d'autre côté en réalité, rien, merveilleusement rien... que *Moi*. Retrouvé, reconnu dans l'instant radieux, Moi sans forme et sans visage, Moi de toutes les formes et de tous les visages, Moi de toute éternité.

Mireille

Il existe en l'homme, en amont de la formulation verbale, un dynamisme organisateur divin, source de toutes les potentialités de ses fonctions et de leurs manifestations ultérieures : sensations, images, pensées, paroles, actions.

Et c'est CELA qui s'exprime par le terme Unique : JE SUIS, nous donnant accès à une Unité Intérieure étrangement vivante et sans limites.

Notre corps, *lui* est limité, mais CELA en lui communique avec tout l'univers.

L'humain n'est pas, il « existe » seulement. D'où l'erreur de proclamer : « Je pense, donc je suis » - la vérité serait : « Je Suis, donc je peux penser ».

Jeanne Guesné
Vichy, mai 1987

Les êtres liés au voyage partent mais ne reviennent pas. Ils sont emportés par le mouvement. Ils ne connaissent jamais le vrai temps. S'ils s'arrêtent, c'est un repos dans le mouvement et non hors du mouvement. Ils tournent en rond dans le voyage devenu prison et illusion du mouvement.

Le vrai mouvement est celui qui est - en même temps - dans le repos...

J'ai bu à la source et m'y suis enivrée... Aucun livre n'apportera jamais ce qu'un être vivant peut donner en disant : « Affermissez-vous dans le JE SUPREME ! », non aucun livre fût-il le plus juste, le plus précis, ne claquera la dernière porte au nez de notre identification au monde.

Le mental attend l'extraordinaire, ce qui démontre sa grossièreté, mais l'Absolu se présente, simple, anodin comme une brise légère embaumée d'un printemps presque né. Il vous laisse comblée et toutes insatisfactions bannies sur-le-champ. Comment pourrait-il y avoir satisfaction ou insatisfaction dans un plein qui se suffit à lui-même ?

Etant l'Absolu, comment puis-je m'accuser de ne l'être pas suffisamment ?

Est-ce la parole qui l'authentifie ? Si je ne parle pas de lui, si je n'écris pas sur lui, va-t-il disparaître pour autant ? Cet état d'Inconnaissance, quelle paix, quel lâcher-prise, quelle confiance !

Nell

RECHERCHES

NISARGADATTA
AVANT LA CONSCIENCE

(Prior to Consciousness, edited by Jean Dunn, The Acorn Press, U.S.A.)

1^{er} Janvier 1981

Q : L'univers existe-t-il sans moi ?

M : Lorsque vous n'aviez pas la conscience, est-ce que vous vous sentiez concernés par le monde ? Le monde existe tant que dure la conscience.

Ne vous laissez pas entraîner par un flot de questions et de réponses. Adonnez-vous à la méditation afin que la conscience devienne un avec la connaissance. Alors spontanément jailliront les réponses. Je vous ai donné la clef. Sans peurs, sans désirs, sans ambitions, tel est l'état qui est le mien.

Q : La méditation permet-elle d'atteindre cet état ?

M : Vous devez méditer, mais il n'y a rien à atteindre : vous êtes cet état.

Q : Celui qui est actif dans le monde s'identifie naturellement au corps.

M : Ce n'est pas à cause de l'action que vous vous identifiez au corps : c'est parce que vous vous identifiez au corps que vous revendiquez l'action.

Q : En évitant l'action, il est plus facile de ne pas s'identifier au corps.

M : Encore un concept ! Vous croyez que quelque chose en vous va changer. Mais ce n'est là qu'une simple supposition de votre

part. Qu'est-ce qui en vous pourrait changer ? Rien. Vous vous êtes identifiés au corps et c'est de ce point de vue limité que vous me parlez.

Vous voulez obtenir quelque chose, quelque objet spirituel. Abandonnez cette idée. Remontez à la source et trouvez d'où vient ce corps auquel vous vous identifiez. Cela compris, plus besoin de quête spirituelle.

Q : Le travail ne nous laisse pas l'occasion de trouver cela.

M : Quel rapport ? Vous pouvez trouver cela même au plus fort d'une bataille. Ce corps, comment est-il né ? D'où vient-il ?

Vous demander de renoncer à quoi que ce soit de vos occupations ordinaires est une erreur. Abandonnez cette idée de total renoncement, accomplissez de votre mieux toutes vos tâches quotidiennes : tout cela ne peut se maintenir que grâce à la conscience. Souvenez-vous seulement qu'il ne faut pas faire de mal à autrui.

Les prescriptions et les interdictions sont utiles, certes, mais seulement pour faciliter le cours normal des choses.

Ce que vous avez entendu ou lu ne peut vous mener nulle part. Trouvez d'abord ce à cause de quoi je sais que j'existe : i.e. la conscience. L'univers tout entier est fondé sur le concept «Je suis». Illusoire et imaginaire, il n'a aucune substance.

Q : Je dois avoir...

M : Avant même le Christ, vous existiez : c'est cela qu'il vous faut comprendre. Celui qui est témoin de la conscience sait que la conscience n'était pas là.

Q : Etre témoin de la conscience, cela ne ressemble en rien à nos expériences courantes, n'est-ce pas ?

M : Dès qu'apparaît la conscience, vous faites cette expérience. Sans la conscience, pas d'expérience.

Q : Mais Maharaj dit qu'avant la conscience il y a quelque chose qui peut être expérimenté.

M : Non, cela n'est pas expérimenté. Ce principe connaît ou observe la conscience, mais sans la conscience tout cesse. Vous ne pouvez le connaître grâce à des concepts : vous devez devenir Cela.

Le principe Ultime est là. La conscience est venue sous la forme d'un Christ ou d'un Krishna. Parce que leur personnalité était établie dans la conscience, on les a divinisés. La conscience est apparue uniquement à cause de ce principe Ultime. Où étaient Christ ou Krishna quand la conscience n'était pas là ? Ils étaient l'Absolu, rien d'autre.

L'Absolu s'est manifesté tout en étant antérieur à toute manifestation.

Q : Ce que dit Maharaj est vrai, je peux le comprendre, mais comment le sait-il ?

M : Comment savez-vous que le monde existe ? Comment savez-vous que vous existez ? Qui vous l'a dit ? Même si vous étiez le seul homme sur terre, vous l'auriez su.

Q : Je le sais, c'est tout.

M : Vous le savez spontanément : il en est ainsi de toute chose. Tant que vous penserez être une entité séparée, vous ne pourrez jamais comprendre cela. La vérité est comme une graine et toute chose est contenue dans cette graine de conscience.

Je connais cet état avant l'incarnation de Christ ou de Bouddha dans un corps. Tout ce qui prend forme, ainsi que la conscience qui l'anime, tout cela est prisonnier du temps. Je suis au-delà du temps.

Q : Jésus a dit : « Avant qu'Abraham fut, je suis ». Abraham était le père de la race juive.

M : Ah ! Ah ! C'est ça ! Je connais cela !

Traduit par Yves Moatty

COMMENCEMENT

Parce qu'il vise à l'ultime, la découverte du Royaume : ma véritable identité, Jésus n'offre pas d'enseignement systématique qu'on puisse résumer comme une théorie. Les paradoxes du dedans et du dehors (log. 89), du mouvement et du repos (log. 50) l'interdisent. La pédagogie de l'Éveil variant d'un interlocuteur ou d'un groupe d'auditeurs à un autre, Jésus propose des orientations de recherche très différentes pour nous aider à répondre à la question qu'il a lui-même posée au log. 11 : « Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais, alors, étant deux, que ferez-vous ? ». Or la plupart des questions venant des disciples partent du point de vue de l'ignorance ; de l'ivresse de la perception dualiste. Et il y faut un traitement de choc...

Au log. 18, les disciples interrogent Jésus au sujet de leur « fin » qui est sûrement la mort et la destinée post mortem. Jésus, par la méthode du renvoi contradictoire, déclare que c'est par l'élucidation du commencement que se trouve le nectar d'immortalité. Il choisit de répondre en inversant le sens de la question, ce qui est choquant pour eux. La dimension temporelle, avec celle de l'espace, constituent le carcan le plus étroit que nous impose le mental, conditionnant toute notre vision du monde. En tant que moi personnel, identifié à ce corps et à ses pensées, je suis hanté par mon histoire, succession de souvenirs et d'attentes. Si je me persuade, sans jamais la mettre en doute, de la réalité et de la légitimité de cette entité, ma plus grande inquiétude réside fatalement dans la question de son devenir. Cette idée s'impose par le désir de m'épargner des souffrances déjà vécues et de renouveler des joies dont la mémoire ou l'espérance sont des compensations au malaise existentiel. Ce moi imaginaire qui s'exprime par le même je au fil des années est en réalité un épiphénomène mental dont la pseudo-consistance, ou pérennité, n'est que la caricature de l'Un vivant qui s'exprime *aussi* par ce corps. Le pseudo-moi, identifié au perpétuellement changeant et périssable, totalement irréel ou de la nature d'un mirage, est *déjà* mort. « Ceux qui sont morts ne vivent pas... » dit même Jésus ! Or ce mort, constitutivement condamné à mort, ne supporte pas l'idée de sa mort inéluctable. D'où la question : « comment sera notre fin ? » inspirée par l'évidence de cette mort et le besoin impérieux de la conjurer. Jésus, récusant la mécanique mentale de l'ignorance et de l'aliénation, pose donc la question du commencement, là où s'enclenche le

processus du moi, là où demeure *aussi* le vrai moi exempt de toute contamination par la pensée.

Il n'est certes pas aisé de se départir entièrement de la perspective et l'on peut envisager une autre interprétation, une autre question, de l'examen de la proposition : «là où est le commencement, là sera la fin». Y aurait-il une histoire connaissable tout entière dès son commencement ? Y aurait-il des déterminismes tels que, une fois connus les facteurs de leur déclenchement, tout ce qui s'en suit deviendrait prévisible jusqu'à la fin ? C'est bien possible dans le cas de l'histoire personnelle, le fameux film dont parle Nisargadatta. Mais ce n'est pas ce qu'a voulu dire Jésus qui parle d'évincer la mort, cette fatalité du destin personnel. Jésus, en nous conseillant de dévoiler le commencement, veut nous faire découvrir la fécondité de l'instant présent, du «maintenant» où il agit la fiction du mental indéfiniment reproduite. C'est à chaque instant que ça commence et que ça recommence et de même, c'est dans l'instant (en un instant disait Krishnamurti) que ça peut être liquidé ! C'est maintenant que le mental répand ses pollutions et gave la mémoire d'enregistrements provoquant le gonflement d'un moi toujours plus effrayé et plus incurable. Le commencement est de chaque instant, maintenant. Si, maintenant, je me garde libre et indépendant de toute fabrication mentale, ne flue pas en images composites hors de ma nature de source pure, maintenant, j'écarte le spectre de la mort. Un tel instant a une jeunesse et une fraîcheur que le temps n'altère pas, jamais, parce que c'est un instant qui précède le temps, un instant d'éternité. Il y a le temps qui fabrique le moi personnel, mortel, et le moi Absolu si l'on peut dire qui irradie le temps comme un diamant scintillant. La connaissance d'un tel commencement du temps est à la fois connaissance de la fin. Ici la lumière demeure conscience de lumière, subtilement, sans identification au flux des images qui naissent et disparaissent.

Nisargadatta dit : «... vous êtes lumière, votre nature est lumière qui se produit d'elle-même. Vous êtes seulement lumière...» (Sois p. 129). On pourrait multiplier les citations d'un enseignement qui compte de si nombreux avertissements sur la nécessité de veiller au commencement, maintenant, avant que s'emballle le processus du moi. «Installez-vous dans cette présence initiale, c'est l'essentiel...» NC 46. L'entretien Charan-Amrita est le plus fort à ce sujet : «...pour avoir une claire compréhension, il faut vous maintenir à la source de votre propre apparition, au commencement du constat je suis... (NC 122). «Placez-vous simplement avant les idées, c'est tout.» (NC

128). La Gnose est science du commencement, de ce qui précède et engendre à partir d'un pur inconnaissable, l'existence de toutes les formes. Nisargadatta a fait lui-même le commentaire du log. 18, dans NC 146 et suivants, 186 et suivants...

J'ai rappelé l'importance du log. 44 parce que la question qu'il pose se trouve très liée à celle du commencement. Je rappellerai aussi le log. 30 qui semble vouloir écarter les curiosités se rapportant à la multiplicité symbolisée par le chiffre 3. Jésus n'est avec nous que si nous posons la bonne question, celle du commencement, de l'apparition de la dualité, du constat « je suis » dans l'enseignement de Nisargadatta. Toute la Gnose est là, et tout ce qui la sépare des philosophies évolutionnistes tellement préoccupées des fins. « Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui. » N'est-ce pas très clair maintenant ? Bien sûr, il y aura toujours des interprètes pessimistes des enseignements gnostiques, soucieux de manifester leur mépris à l'égard du « cadavre ». Le moi mental est certes tragique... mais il n'existe pas ! N'est-ce pas navrant de verser des larmes sur l'existence menacée de votre héros de feuilleton préféré, comme si c'était vous ! Vous dormiez, vous rêviez, vous avez même pissé au lit et ça pue, c'est un peu en ces termes que Nisargadatta décrit la création dans *Prior to consciousness* p. 43, réveillez-vous donc, retrouvez votre intégrité d'avant les mots et les idées. A celui qui veille au commencement, Jésus promet : « ni peur, ni mort ». Si intense que fut votre frayeur causée par une erreur d'identité, elle rejoindra le cortège des fantômes d'un mauvais rêve, et votre monde en cinémascope n'est que cela. Ne vous retenez pas d'agir non plus, l'action étant la preuve de la réalité... A vous de rendre le spectacle digne du spectateur, si c'est possible !

La Réalité n'est pas donnée au terme d'une histoire ou d'une évolution, dans la conscience et par la conscience. Elle est de tous les instants, inentamée, inaliénable. Cette présence royale est dans la conscience même qu'elle anime, et le plus grand mystère réside dans le fait qu'elle donne d'elle-même au spectacle tout son éclat. La Réalité est toujours l'Un et le Tout, manifestée en un mouvement et un repos. La conscience qui est sens du deux, qui partage, voit des différences, compare, se risque à des jugements, se représente le réel écartelé, déchiré... Dévoiler le commencement, c'est découvrir la souveraineté d'un Moi qui ne croît ni de dépérit, dont le jeu, en réalité, n'a ni commencement ni fin sur l'échelle du temps. Le Royaume est de toujours, éternité féconde de tous les instants. « Rien n'est à donner, rien n'est à recevoir » (Sois p. 124). Dévoiler le commencement, c'est dis-

cerner le joueur, le jouet (la conscience) et le jeu (le monde et son histoire) pour reconnaître que mon identité initiale et véritable est celle du joueur, uniquement.

Raymond Oillet

LA NAISSANCE, LES TRAITS ESSENTIELS

Pendant mon adolescence, le ciel m'est tombé sur la tête et la terre s'est ouverte sous mes pas. En une fraction de seconde, tous mes appuis, toutes mes bases, tous mes repères ont été volatilisés ; l'homme que j'étais, en son double aspect mental et physique, a éclaté comme bulle de savon ; et l'Univers, mon vieux compagnon, et le temps qui nous emportait tous deux sur ses ailes ont péri de la même manière silencieuse et radicale. Un nouveau moi-même est né instantanément de cet anéantissement.

Si incroyable était la splendeur de cet être, si impérieuse la nécessité de l'actionner et de le célébrer, que deux années s'écoulèrent avant que ne me frappe l'étrangeté de mes origines apocalyptiques, que ne m'étonne le paradoxe de la persistance de mon expérience terrestre au sein de sa totale destruction.

C'était le soir, j'étais dans ma chambre, allongé dans l'obscurité. Depuis un long moment - une demi-heure ? plus ? - je tournais et retournais dans ma tête la petite phrase de Descartes : «Je pense, donc je suis». Je l'avais découverte quelques jours plus tôt et ça avait été immédiatement le coup de foudre. La veille ou l'avant-veille, elle avait été sur le point de me livrer son secret ; quelque part en moi un œil s'était délicatement ouvert et aussitôt refermé ; je n'avais pas eu le temps d'identifier la vision, juste celui de reconnaître qu'il s'agissait d'une vérité d'une importance incalculable et qui me concernait directement - qui me concernait si directement, si précisément - et avec une force si grande que j'avais eu l'impression de toucher le mystère nu de l'existence personnelle. Et j'essayais de retrouver la grande lumière perdue.

Jetant toutes mes forces dans cette quête et plus que cela encore, réfléchissant avec une formidable intensité, exigeant de mon esprit un effort anormal, le violentant au-delà du raisonnable. «Ça passe ou ça casse». En moi, la machine commence à grincer, elle se plaint, se rebelle : bientôt elle hurle. Je n'en ai cure. Installé dans l'œil de la tempête, calmement, je maintiens

le cap sur l'objectif. Je pense donc je suis. Interminablement. En faisant chaque fois le voyage depuis la réalité vivante qui en moi-même correspond à « je pense » et « je suis » jusqu'à ces mots eux-mêmes pour les charger dans la phrase de leur vrai sens. Logique. Pas d'autre façon de procéder réellement. Mais très très difficile. Un paroxysme d'attention. Une tension conceptuelle sans précédent, éprouvante, exténuante comme les premiers mouvements d'un membre atrophié. Un *travail*. Je suis épuisé. Je me sens au bord de la folie et de l'évanouissement. Mes facultés sont ensanglantées, elles ne fonctionnent plus. Je me dis : c'est foutu, dans l'état où je me trouve, je n'ai plus une chance sur un milliard d'y arriver, continuer serait dément. Et je continue. J'insiste. J'insiste. Le déclic ne se produit toujours pas. J'insiste. Ça va casser.

Et tout d'un coup, un déclic joue. Pas celui que j'attendais. Un autre. Un ressort secret qui devait être enfoui dans la conscience humaine depuis la Création, qui attendait son heure et que je viens d'effleurer par hasard.

Et l'événement se produit - avec une surnaturelle soudaineté.

Je n'avais ni boutons, ni acné, mais vraiment c'était le seul sytôme adolescent que je ne présentais pas. Et puis chez ce petit jeune homme plutôt ridicule un hasard a pulvérisé le rideau de cristal qui, dans l'état dit de nature, masque à la créature cette évidence océane : Moi. Me faisant don de ce que j'ai longtemps appelé l'éveil et que je viens de rebaptiser du nom décapant d'illumination comanche (Il faut être très prudent avec les signes : il y va de la santé du sens - il y va de sa vie). J'ai dit qu'à côté d'une telle valeur, la merveille d'être jeune, amoureux, aimé en retour, n'était que paille...

Et tout d'un coup, je me suis retrouvé dans un avant, un commencement insoupçonné de moi-même, veillant d'une veille sans limites, me sachant - et me sachant me sachant me sachant : à l'infini, et m'éprouvant totalement identique à cette veille, cet abîme d'auto-conscience, qui n'était point chose qui m'était donnée, mais au contraire qu'essentiellement je ne subissais pas, faisais moi-même brûler.

Et puis vlan ! Quelque divinité, dans le royaume métaphysique a tripoté un bouton, je me suis retourné comme un gant, et déjà cette chose insensée était là, au milieu de moi, comme un membre vivant à la place d'une prothèse.

Stephen Jourdain
(Nova)

Si l'on ne croit pas au Kali Juga - l'âge de la cruelle déesse - ou si l'on préfère tenir un discours plus «scientifique», on est cependant contraint d'admettre que l'on vit une période de transition où l'entropie se développe à un rythme accéléré. Dégénération des mœurs, fanatisme et superstition, violence et haine, tout semble appeler une apocalypse qui fascine littéralement certains suicidaires.

Laissons le mental collectif se déchaîner. Ce qui peut et doit nous concerner, c'est uniquement l'essentiel. Encore faut-il tenter de l'exprimer et il serait superflu de rappeler l'importance du VERBE à la source même du monde créé.

Or l'évolution du langage est à cet égard significative. Elle suit l'implacable courbe descendante de l'histoire politique et sociale au gré du «règne de la quantité» dont Guénon dénonçait jadis les ravages.

Dans *tous* les domaines, la «langue de bois» se substitue au langage vrai des origines et cette échéance devrait suggérer notamment à l'Occidental de «balayer devant sa porte». C'est sur tous les plans que le mensonge règne. L'actualité nous en offre trop d'exemples, bouffons ou tragiques, pour nous dispenser d'insister...

La naissance de la langue de bois

Comment s'opère la naissance de la langue de bois ? On peut l'observer chez l'enfant et suivre les progrès de sa signification profonde. Encore baigné dans l'inconscience originelle, le bébé est un petit roi. Nous ne savons quelles fées se sont penchées sur son berceau. Toujours est-il qu'il agit en monarque absolu et tient le plus souvent un langage de refus. Ce contestataire en herbe récuse toute concession au monde des limitations. Il lui arrive de refuser toute ingérence étrangère. Livré à lui-même, il invente ses danses et pratique un dessin génial... Ça ne va pas durer. Le social s'en mêle, et, bien sûr, la pédagogie. Il apprendra la danse classique, la perspective, les grimaces du bonjour-à-la-dame. Autant de gestes imposés en faveur des conditionnements moroses. La fraîcheur, la coloration originelle de la vie, sont promises à un rapide effacement. Si l'enfant ne devient pas forcément un petit singe savant, il perd le plus souvent ce qui fait la dignité, l'originalité profonde, l'unicité de l'homme : sa

créativité particulière. La fameuse «communication» tarte à la crème médiatique incline le jeune téléspectateur à imiter le copain «branché» et le champion «gagneur».

S'agissant du langage on pourrait s'attendre à découvrir un domaine privé où cette créativité s'exercerait en toute liberté : celui de la poésie. Il faut pourtant reconnaître que le poète lui-même, comme l'enfant, peut s'en tenir à l'ennuyeuse versification d'un Sully-Prudhomme. Quoiqu'il en soit, le vrai poète de notre époque est souvent un marginal. Les Rimbaud, les Arthaud, avec leurs outrances et leurs fantasmes, découvrent, d'instant en instant, un langage jailli de sa source mystérieuse. C'est l'inspiration vraie... Sans que le mot soit pris dans un sens moralisant qui lui est totalement étranger, une *pureté* enfantine est sa marque. Elle est à l'origine de toute création littéraire ou artistique digne de foi.

Cependant, dès la petite enfance, le futur adulte est tombé dans le piège et a perdu la partie... Ce n'est *pas* une mais *plusieurs* «langues de bois» que, suivant ses multiples activités sociales ou professionnelles, il devra pratiquer.

La plus courante, exacerbée par le besoin de communication à tout prix et l'intervention des «secours» médiatiques affecte les rapports quotidiens ordinaires. Le langage est caractérisée par l'abondance des lieux communs plus ou moins traditionnels et par les slogans du moment. S'il existe, en filigrane, un «non-dit», il est, volontairement ou non, soumis à une sévère censure. C'est la langue de bois en tant qu'«espéranto» pratiqué par les masses. Elle règle le conditionnement du grand nombre et rythme les vociférations des «manifs».

Ainsi s'accélère la dégradation du langage courant. Mais curieusement, comme s'il appelait une sacralisation du Verbe, il prétend s'adjoindre certains termes «religieux» qui demeureront à jamais dévalorisés. On parlera, fût-il un charlatan notoire, du charisme de tel ou tel politicien. On évoquera sans rire les «familles spirituelles» à partir de tel ou tel parti. L'Amour, l'Esprit subissent dans la langue de bois une perversion quasiment diabolique. Le conditionnement durable y trouve son compte. Cet *espéranto* favorise le nivellement par le bas, auquel est soumis l'écolier et ultérieurement celui qu'on appelle l'«homme de la rue».

Sur ce schéma général de la langue courante se greffent des structures plus diversifiées, celles des «langues» propres à telle ou telle spécialisation ; et l'on sait combien les progrès des techniques actuelles en favorisent le développement. L'honnête homme de jadis pouvait comprendre dans une large mesure le

langage du philosophe et du savant. L'évolution accélérée et pratiquement incontrôlable des sciences entraîne aujourd'hui une telle sophistication du langage que les spécialistes d'une même discipline ne se comprennent pas toujours entre eux. Comment le « grand public » pourrait-il s'y retrouver ? Et pourtant lui aussi se lance avec assurance dans une discussion sociologique ou psychanalytique, voire *médicale* ! Dans ce dernier domaine, la contamination verbale s'opère à un rythme galo-pant, répandant la panique et multipliant les interventions aveugles de nombre d'apprentis sorciers.

Autant de « couches » de conditionnements qui s'accumulent sur l'homme - Sisyphe sous son rocher - qui a la naïveté de se croire « libre »... Ainsi se fabrique, au nom de parti-prix linguistiques souvent d'éphémère durée, la personnalité de celui qui doit *fonctionner* suivant les normes d'un clan. On peut dire à cet égard que tout travailleur est un « fonctionnaire ».

Ainsi se perpétue, de décade en décade, telle ou telle langue de perroquet bien dressé. Rares sont ceux - heureusement cet « happy few » existe - qui se sentent assez conscients pour ne pas prendre au sérieux cette langue étrangère et pour la considérer froidement comme l'indispensable « anglais de base ». Il y a aussi parmi ces privilégiés ceux qui s'en régalent : la joyeuse cohorte des humoristes et les caricaturistes aux aguets. On a tout intérêt à désocculter le langage d'un Devos...

Tous ceux-là sont en mesure de cultiver leur jardin secret. Il leur suffit de saisir qu'il est au delà des langages.

Les langues de bois religieuses

Si la banalisation des termes traditionnellement réservés au « sacré » se répand dans les milieux « laïques », qu'en est-il de la langue religieuse elle-même ? A la désaffection qui affecte la pratique confessionnelle correspond le style singulièrement tiède des guides religieux. L'action sociale, si légitime soit-elle, qu'ils tentent d'encourager, n'est qu'un alibi de la religion intérieure.

L'Eglise catholique a choisi le nivellement par le bas. Elle disposait d'un trésor magique qui aurait pu tout au moins lui conserver la primauté d'une langue - le latin - aussi mystérieuse mais aussi efficace qu'un mantra. Elle y a renoncé et l'on peut comprendre sur ce point l'attachement des intégristes au Verbe traditionnel qui leur permet de compter sur une minorité de fidèles entêtés... Ils peuvent en attendre une survie, malheureu-

sement pour eux aussi archaïque et aussi menacée que le catéchisme qu'on prétend rénover. Si l'on veut absolument le maintenir il faut à tout prix conserver ce ritualisme où Aldous Huxley voyait un «genre raffiné et bien intentionné de magie blanche»... «Si la magie blanche ritualiste, disait Huxley, est considérée comme étant en elle-même une religion véritable, si les présences réelles qu'elle suscite sont prises comme étant Dieu en soi et non les projections de pensées et de sentiments humains relatifs à Dieu et si les rites sacramentels sont effectués et suivis pour l'amour de la douceur spirituelle éprouvée et des pouvoirs et des avantages conférés, alors, il y a idolâtrie» (*La Philosophie éternelle*).

Du prêtre au croyant, en dépit des vains efforts des intégristes, les données les plus vénérées des traditions anciennes se dégradent au fil du temps. La recherche intérieure n'a aucun sens pour ceux qui veulent avant tout être pris en charge afin d'être, croient-ils, délivrés de leurs angoisses... Ceux-là aussi, cependant, auraient le droit d'entendre un langage vrai susceptible de leur ouvrir un aperçu libérateur.

Or que leur offre-t-on dans la tradition dite judéo-chrétienne? Des mots usés, des mythes laborieusement travaillés à la faveur de dogmes auxquels la plupart ne sauraient croire. Seuls ceux qui «vont au charbon» dans le tiers ou le quart monde possèdent le rayonnement que leur confère une action efficace dans la réalité de la misère humaine...

Demeure tant bien que mal aux orateurs du dimanche une provision de mots qui bercent les rêves des auditeurs. Là encore c'est l'église *visible* qui s'efforce d'agir sur le plan social avec le renfort des techniques de communication. On entend de rassurantes paroles et même on les «visionne»: un brave curé annonce à ses ouailles «une prochaine rencontre entièrement médiatisée». Et il cite les vedettes qui seront «activement présentes»! Seigneur! C'était donc cela, la Bonne nouvelle du jour? Alleluia!

Il y a là un «manque» difficile à accepter. Il arrive aux déçus des religions officielles de suivre leur tendance naturelle à chercher un maître en dehors des chemins battus - en Asie par exemple. Il leur arrive même de le trouver... Chance providentielle à une époque où disparaît la chaîne initiatique qui assurait la perennité d'une tradition.

Le Maître spirituel existe. Il a toujours existé. Mais il est évident qu'insidieusement et, semble-t-il, dès l'origine de la gnose primitive, celle du Verbe authentique, la dégradation du message initial se glisse entre le Maître et les disciples. Oh! certes

on sait bien avertir les croyants des dangers de l'idôlatrie lorsqu'il s'agit de statues de pierre ou d'argile, c'est-à-dire de la forme la plus grossière de l'adoration, mais il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit d'un maître vénéré. Le vrai guide ne s'y trompe pas et les grands maîtres du Tchan ne manquent pas de railler vertement la docilité frileuse de leurs disciples. D'où les injonctions fameuses d'un Lin-Tsi : « Si vous rencontrez le Bouddha, tuez le Bouddha !... Si vous rencontrez vos pères et mères, tuez vos pères et mères... C'est le moyen de vous délivrer et d'échapper à l'esclavage des choses : c'est là l'évasion, c'est là l'indépendance ». Et le voici qui met en cause l'aveugle idolâtrie de ses disciples médusés : « Vous êtes là, les dents serrées comme ânon sur la glace : Ce n'est pas moi qui oserais critiquer ces bons maîtres. J'aurais trop peur de commettre un péché de langage !... Adeptes ! Il faut être en effet un grand Maître pour oser désavouer le Bouddha et les Patriarches, pour aller chercher l'homme où qu'il soit, *tant parmi les rebelles que parmi les dociles !* ».

Voilà une « révolution culturelle » qui a dû faire du bruit en son temps. Mais n'est-elle pas toujours valable pour chacun de nous ? Elle affirme l'autonomie du disciple qui ne doit certes pas redouter les « péchés de langage » et qui se gardera de toute dévotion aveugle. Cette audace souveraine le conduira à s'exprimer dans sa propre langue.

Le langage vrai de l'inconnaissance

La Gnose est perpétuel renouvellement. Ceux qui la vivent, en Occident comme ailleurs, ne peuvent s'accomoder de formules figées au cours de l'histoire par les décisions des conciles et des bulles pontificales.

Le chercheur spirituellement vivant est parfois miraculeusement aidé *par une aptitude naturelle* à créer littéralement une langue nouvelle. C'est, entre autres, le cas d'Eckhart. Et c'est bien par l'authenticité du langage que ce savant théologien allemand se fait entendre à travers les siècles et les continents. Le maître tchan contemporain reçoit tout naturellement le message du grand Dominicain que son temps n'a pas compris... Il est vrai qu'il réservait à ses fidèles auditrices la saveur familière de ses sermons.

En veut-on un exemple ? Celui d'une langue merveilleusement simple pour évoquer un problème métaphysique parti-

culièrement ardu ? Le ton est d'une simplicité empreinte d'humour :

«Lorsque je séjournais dans le Fond et dans le Lit, dans le ruisseau et dans la Source de la Dêité, là personne ne me demandait où j'étais ni ce que je faisais : il n'y avait en effet personne pour m'interroger. Mais lorsque j'en sortis par émanation, toutes les créatures se mirent à dire : Dieu ! Si l'on me demandait : « Frère Eckhart, quand êtes-vous sorti de la maison ? ». J'y étais encore il n'y a qu'un instant. Toutes les créatures parlent de Dieu.. Et pourquoi ne parlent-elles pas de la Dêité ? Tout ce qui est dans la Dêité est Unité et l'on ne peut rien en dire. Dieu opère mais la Dêité n'opère pas ; elle n'a d'ailleurs aucune œuvre à effectuer ; il n'y a pas d'opération en elle et jamais elle n'a jeté les yeux sur une opération quelconque. Dieu et la Dêité diffèrent comme l'opération et la non-opération. Quand je reviens vers Dieu sans y demeurer et que je retourne vers la Dêité, cette sortie est bien plus noble que mon entrée. Moi seul je fais sortir toutes les créatures et leur raison d'être afin qu'en moi elles soient unité. Quand j'arrive à la Source de la Dêité, personne ne me demande d'où je viens et où j'ai été. Là personne ne s'est aperçu de mon absence car *c'est là que Dieu disparaît* »...

«Heureux celui qui a compris ce sermon !» ajoute le maître... Et voici la touche d'humour : «S'il n'y avait eu personne ici, j'aurais prêché pour ce tronc à aumônes !».

Dans un tout autre contexte, méditerranéen celui-ci, un grand poète crée également sa langue - une langue accessible à tous, appelée à devenir l'italien classique. Une langue dite « vulgaire » singulièrement complexe au demeurant puisqu'elle se prête à la fois à l'érudition et à... l'ésotérisme. Selon le poète elle offre quatre sens, le quatrième énigmatique évoqué par un traité de Guénon qui ne prétend pas épuiser le mystère... A la métanoïa d'Amour qui saisit Dante, correspond l'intimité familière des entretiens avec l'inspiratrice, Béatrice, la divine « Sophia ». Une intimité qui demeure secrète pour ne pas donner prise à l'ignorante hostilité du « profane ».

Les siècles passent. Les dangers demeurent pour ceux dont on veut faire des hérétiques. La subtile résistance gnostique, toujours exposée aux persécutions de tout ordre, évite soigneusement les attitudes provocatrices. Animée au « Grand siècle » par Madame Guyon et Fénelon, elle retrouve curieusement le vocabulaire d'Eckhart. Il apparaît dans les *Torrents* de Jeanne Guyon pour évoquer cette appartenance au Fond et à la Source qui symbolisent le domaine de l'Incréé. Mais, de même que le

grand Rhénan se livrait plus délibérément dans certains sermons destinés au petit nombre, la simplicité majeure colorée d'humour rayonne dans la *Correspondance secrète* de Fénelon et de Jeanne Guyon.

On sait que l'humour qu'on met aujourd'hui à toutes les sauces exige de ne pas se prendre au sérieux : «Je vous écris ce qu'on me fait vous dire sans hésiter. Recevez-le comme Balaam reçut ce que Dieu lui fit dire par la bouche de l'anesse» mande à son disciple avec une humilité souriante Jeanne Guyon... Et le très éminent dignitaire chrétien reçoit avec la même humilité et la même simplicité l'enseignement de celle qui sera, pour Etienne Perrot, la «Mère Alchimie» en personne. Le disciple se borne souvent aux conseils de prudence qui s'imposent à ces incompris traqués et brimés : «Il vaut mieux parler qu'écrire» dit le disciple à sa mère spirituelle en lui suggérant de «s'expliquer de vive-voix avec tous les assaisonnements nécessaires». Comment le chercheur d'aujourd'hui ne songerait-il pas au logion 62 de l'Évangile gnostique ? «Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères». Heureusement la *Correspondance secrète* a bel et bien été écrite et publiée. On y découvre qu'entre Maître et disciple, l'échange est communion...

Mais, dira-t-on, ces censures qu'ils s'imposent sont archaïques ! Dans l'Évangile gnostique, le dévoilement est prédit et la Transparence requise (log. 5/6). Alors pourquoi aujourd'hui ne pas livrer à tous la connaissance ésotérique ?

Il est vrai qu'à notre époque on peut en principe tout dire et tout écrire. Le temps des bûchers, des autodafés et des emprisonnements pour hérésie paraît révolu. Mais un danger plus insidieux menace les révélations intempestives : celui de l'imposture que représente la vulgarisation des mystères récupérés sans vergogne.

L'expérience du «sacré» source de vrai langage

La tradition authentique associant avec bonheur les contraires joue sur l'ambiguïté du mot «gnose». Il ne s'agit pas en réalité d'une connaissance : plutôt d'une certitude innée qui est «inconnaissance», ainsi qu'il a été opportunément rappelé à l'une des rencontres de Métanoïa. Aucun élément du créé, aucun texte fût-il sacré, aucun sermon fût-il inspiré ne peut conduire à cette révélation intérieure qui a été qualifiée d'illumination. Le paradoxe ici encore intervient à la faveur d'un autre mot-piège. Le

climat d'une telle aventure n'a rien d'euphorique... «Notre nuit noire à nous, les non-mystiques» dit le néo-cathare Abellio... Et c'est bien d'un feu obscur qu'il s'agit, celui de l'alchimie. La fameuse «illumination» est ressentie comme une catastrophe (Katastrophè : Renversement). Rien à voir avec des états d'âme, des béatitudes, des samadhis dont les suites peuvent être décevantes lorsque le feu intérieur vient à s'éteindre.

C'est dire que la «catastrophe» appelle une radicale remise en cause des affirmations autoritaires d'antan, assorties de menaces et de chantage à la peur. D'où la situation privilégiée de l'athée sans préjugés en particulier ceux qui rejettent une tradition dévoyée. Dans le monde contemporain, en dépit des «récupérations» abusives, s'éveille cette intuition innée de la «vraie vie» qui, selon le poète, est «ailleurs». Ceux-là seront prêts à refuser les langues de bois des religions et des sectes pour privilégier impérativement leur aventure intérieure. C'est, par exemple, le cas d'U.G. qui ne craint pas de démystifier les rites hindouistes de sa propre tradition pour affronter la solitude du chercheur sincère : «Je dois, dit-il, naviguer sur cette mer inexplorée sans carte, sans compas, sans navire, sans même un radeau où aborder»...

Tout «solitaire» sait ce qu'il en coûte d'affronter ce mystère absolu. Plus que jamais le désespoir non maîtrisé peut le pousser au suicide. Il est évidemment plus facile d'accueillir le Dieu créé par l'homme, celui que récusaient les Cathares et que dénonce aujourd'hui Cioran...

Chaque «solitaire» est, selon U.G., une «fleur unique», fût-elle née sur le fumier. L'implosion du Dieu intérieur unissant les contraires crée le Vide qui est plénitude. La vie quotidienne est alors comblée de miracles si subtils, si peu spectaculaires qu'on risque d'en faire peu de cas et de méconnaître la grâce de ce précieux présent. Venu d'où ? Qui le sait ? C'est l'inconnaissance, si difficile à admettre pour les rationalistes d'hier et d'aujourd'hui. Elle ne peut se concilier avec l'affirmation péremptoire de dogmes et de pouvoirs. Il ne peut donc plus être question d'un langage collectif et «officialisé» - autrement dit d'une «langue de bois».

A notre époque, pourtant si éprouvée par la montée des périls, la liberté de *dire* sa vérité offre une possibilité qui ne doit rien aux religions révélées et à leurs catéchismes. L'Évangile de Jean, dès les premiers versets, célèbre le Verbe du «commencement» :

Au commencement le Verbe était
et le verbe était avec Dieu
et le Verbe était Dieu.

Pour le chercheur, le Verbe est Dieu dans l'intimité de son Etre. Celui que l'on traitait jadis d'athée ou d'hérétique, s'il a souffert de la brûlure religieuse au sens profond du terme, parle naturellement son langage, libéré dès le départ de tout conditionnement confessionnel, politique ou social. L'éveillé d'aujourd'hui forge sa langue. Elle est selon son style propre et son humeur, colorée de surréalisme comme celle de Stephen Jourdain ou volontiers argotique comme celle d'U.G...

S'il lui arrive de convaincre c'est qu'il a saisi le Verbe émané de l'Esprit qui, dit l'Évangéliste, «souffle où il veut»...

Paule Salvan

BIBLIOGRAPHIE

GILLABERT (Emile) - L'Évangile voie de la connaissance. - Paris, Dervy - Livres - 1987.

Le récent ouvrage de notre ami est une étude substantielle qui doit faire date et il s'agit d'un grand sujet qui a jadis bouleversé notre morose quotidien.

C'est par ce bouleversement que je vais commencer, me référant à ce que fût, pour les plus anciens d'entre nous, le choc initial : la découverte de l'*Évangile selon Thomas* - un document où Emile Gillabert voit avec raison le fameux Document Q (Quelle) recherché, non sans quelque appréhension, par les exégètes. Un document où se faisait entendre un langage nouveau, pénétré de simplicité et de fraîcheur, celui de *Jésus-le-Vivant*. Un document qui est effectivement un Hymne à la Vie. Comment ne pas voir là l'un des rameaux de la Gnose éternelle, la Gnose sans frontières, celle de la *non-dualité* qui s'exprime notamment dans l'*Advaita-Vedanta*?

De cette authentique tradition occidentale, la hiérarchie ecclésiastique n'a voulu retenir que les trois synoptiques et... ce qui est curieux, le 4^{me} évangile, celui de *Jean*... Le contenu de ces textes, maintes fois remanié, est remis en cause entre autres par un historien chrétien : « Des conglomerats, nos canoniques, dit durement Henri Guillemin, des compilations, des fourre-tout... des traditions juxtaposées en vrac »...

Il faut bien évoquer le travail de récupération qui tend à l'heure actuelle à noyer les logia les plus ésotériques du « nouveau-venu » en les intégrant dans une soi-disant « tradition judéo-chrétienne ».

Emile Gillabert s'est attaché à séparer le bon grain de l'ivraie en recueillant à la lumière du texte de référence - l'évangile apocryphe - les perles d'un enseignement victime au cours des âges des plus graves malentendus. Et s'il a privilégié le plus ésotérique des textes officiels, c'est qu'il a saisi, dans l'*Évangile de Jean*, l'accent de cet « éternel présent » que le Jésus gnostique proclame afin de calmer l'élan centrifuge des disciples pour lesquels le Royaume - le Principe - est indéfiniment soumis à l'illusion de l'Espace et du Temps. Jean, comme Thomas, célèbre le chant de la Vie...

Soucieux d'accompagner ceux qui ne seraient pas encore libérés d'un pesant conditionnement religieux, Emile Gillabert leur offre ce qui correspond à un accès *exotérique* autrement dit une *approche* des thèmes majeurs de la Gnose.

Les lecteurs qui ont découvert le sens profond du message peuvent recourir directement à la seconde partie de l'ouvrage. Il s'agit là, on l'aura compris, des *clés* de la Gnose, celles-là même qui ont été cachées par les notables (log. 39) et qui, en dehors de tout contexte confessionnel, sont offertes à tous ceux qui se sont livrés à la recherche personnelle prescrite au log. 2. Ceux-là trouveront dans Thomas l'essentiel de l'ésotérisme authentique.

Réhabilitant la *valeur initiatique du corps* l'auteur insiste en priorité sur les sens. Les clés majeures : *vision* et *audition* sont définies, notons-le au passage, dans les termes même des *Upanishads* ; il s'agit bien entendu, des sens subtils, ouverts à la suprême Réalité, à la « merveille des merveilles » célébrée au logion 29 : une Réalité directement perçue d'instant en instant par la *totalité de l'Etre*.

Tout ce qui tend à introduire un délai temporel entre le chercheur et cette Réalité immédiate le condamne à un illusoire itinéraire et rend problématique le raccourci fulgurant de l'éveil. D'où la distinction ici mise en lumière entre l'*extase* et l'*enstase* - entre la Gnose et la Mystique. A la faveur de l'enstase, l'accomplissement de la Gnose peut se faire individuellement en nous, au cœur du quotidien le plus banal.

Cet ouvrage comporte bien d'autres richesses, en particulier la réhabilitation de la femme, la *Sophia* du mythe gnostique dont la souffrance initiatique donne un tout autre sens au *rachat* du mythe moralisateur.

L'*Evangile voie de la connaissance* permet au lecteur d'apprécier à la lumière de tous les textes évangéliques la *révolution totale* sobrement énoncée dans les « dits » de l'évangile gnostique. Tout œcuménisme qui en méconnaîtrait la profondeur reposerait sur quelque compromis de circonstance.

C'est dire que, sur le plan métaphysique comme sur le plan humain, le livre d'Emile Gillibert offre une synthèse libératrice.

P.S.

L'EVANGILE VOIE DE LA CONNAISSANCE

La Gnose est un champ d'une prodigieuse fécondité : rien d'étonnant puisqu'il n'y est question que de Moi, du Réel, de la Vie, qui sont identiques, et nullement monolithiques. Un mouvement et un repos ! Chaque nouveau livre d'E.G. est donc une nouvelle moisson de ces richesses.

L'Évangile, Voie de la Connaissance... Au premier abord, cela paraît évident puisque clairement exposé au log. 3 de l'Évangile selon Thomas. Puis ce singulier surprend. Or ce livre va démontrer une fois de plus que la singularité de l'Évangile s'impose par l'unicité d'un enseignement dont les paroles ont été fidèlement transcrites dans l'Évangile selon Thomas, et plus ou moins «arrangées» à des fins étrangères à la Gnose dans les autres évangiles. A l'exception de l'Évangile de Jean «qui annonce la libération dans le présent» (p. 9) et dénature moins que les autres évangiles les paroles du Maître et leur signification.

Bien sûr, il y a un travail d'érudition qui permet dans une grande mesure de déterminer ces couches rédactionnelles successives et de parvenir à cerner le témoignage originel, qui fut pendant longtemps l'hypothétique document Q. Mais il y a une lumière de vérité et d'authenticité qui nous éblouit plus fort. La Gnose est unique (nous revoici dans la singularité) bien qu'elle s'exprime à travers des cultures très différentes et qu'aucun lieu, aucune époque ne la circonscrivent. Jésus, confronté à un environnement psychique particulièrement hostile, a dû forger des «clefs» (E.G. a raison d'écarter la notion de thème qui est trop proche du système intellectuel) qui ont une double valeur d'universalité et d'efficacité immédiate. Jésus proclame une Gnose dont chaque propos essentiel peut se trouver confirmé par d'autres témoignages «historiques» (Védanta, Ch'an, Soufisme, etc...) mais dont la pertinence, surtout, la vérité intrinsèque se trempent dans la nécessité même de résister à la morbidité mentale des conditionnements socio-religieux de ses contemporains. La Vérité jaillit d'elle-même et sa prolifération en de multiples foyers ne la grandit pas, en tant que telle, mais l'embellit, la renforce de convergences que nos intelligences modernes ne peuvent qu'admirer.

Comme dans ses précédents ouvrages, mais avec une conviction toujours plus forte pour entraîner la nôtre, E.G. se fonde dans la vie de cet enseignement qui est toujours aux prises à des questions totalement étrangères à la Gnose, et que chaque obstacle, chaque incompréhension transfigurent en vérités d'éternité, paroles libératrices pour ces êtres de chair et de sang...

Les deux tiers du livre sont consacrés à l'étude de ces clefs qui donnent à la pédagogie de Jésus toute sa puissance évocatrice. Elles sont destinées à des mains ou des tempéraments différents, opérant exclusivement pour l'avènement du Royaume, à condition d'entendre... Elles ont nom : vision, écoute, vide, lumière, autorité, souffrance, pauvreté, mais toutes pour une seule porte : l'Un, Moi sans masque ni définition. E.G. nous offre le bonheur de nous faire entendre plusieurs voix en écho, mais toutes symphonie d'une seule Voix. Jésus, Hui-Neng, Rumi, Nisargadatta parlent d'une même voix dans des langues différentes, pour des hommes différents mais en proie à la même ivresse, et qui questionnent, ne comprenant toujours pas, s'attirant les mêmes bourrades... Le choix des citations et leurs stupéfiantes concordances, avec aussi ces perpétuels avertissements à ne pas suivre à la lettre (le Vieux Tcheng !) sont un régal pour l'esprit. Maître Eckhart, qui revient souvent, apparaît comme un astre de précision, de rigueur et de force. Pour donner un seul exemple, je dirais que le chapitre consacré à l'humilité, la « vertu » minable par « excellence » des religions organisées, renverse tous les préjugés et anéantit cette séparation entre Lui et Moi, « parce que celui qui dit JE SUIS DIEU s'est anéanti... » (Rumi). Il ne s'agit plus d'éclairages différents projetés sur un même objet idéal, mais de fulgurances lumineuses provenant d'un même diamant.

E.G. s'explique plusieurs fois sur l'inspiration de son travail mais je recommande à la particulière attention du lecteur la page 133. J'invite ce lecteur à « écouter » la voix qui n'est pas d'un homme mais de l'Unique, à éprouver cet Unique comme le Je qu'il prononce sans peine pour se désigner lui-même. Faites tourner la clef « sincérité » et toutes les autres vous répondront fidèlement.

R.O.

POÉSIES

O reste sans peur
dans la nuit de l'Unique
crie je à moi-même

mais tout fait que j'existe
comme crépitent les étoiles
et marchent les oliviers

où que je m'attende
jusque dans les files
de vignes et d'oléandres
la fête se mue en douleur
la colère en délivrance

qu'ils broutent sans moi
parmi les pierres ponces
tombé le vent du soir
ramène ses filets
déjà s'apaisent
les cris des naufragés

manoune

ECLATS D'ORIENT

Firmament
velours charnel
des nuits d'été
je devine
sous ton masque d'étoiles
ton originel visage
de lumière

Poussières brillantes
des dix mille formes
le regard
rend un unique éclat

Mystérieux écho
écho du mystère sans fin
je souris
un doigt sur les lèvres
chut !

Mireille

le monde est en toi
d'images qui défilent
une à une sur l'écran
invisible du Vide

sans savoir qui tu es
pourquoi donc naviguer
de l'aube au crépuscule
sur l'océan des vies

grains de sable qui s'écoulent
en tourbillons sans fin
à chaque instant que compte
le sablier du temps

Yves

VOUS ETES

Vous êtes situé au cœur des cœurs,
comment pourrais-je ne pas vous suivre ?
Comment pourrais-je me résoudre
à rester là où vous n'êtes-pas ?
abandonner des lambeaux de moi-même
au hasard ?

N'oubliant rien,
avec vigilance, soin et Amour,
je me rassemble,
je ramène tout à VOUS,
votre propre force
devient la mienne.

Comment pourrais-je me situer
ailleurs qu'en vous-même ?
Puisqu'en ce lieu
se trouve le mien.

POUR LUI

*Si l'Esprit est à cause du corps,
c'est une merveille de merveilles*

Je regarde le film
et je me vois sa disciple Bien-Aimée ;
celle en qui il met toute sa confiance.
Et cette histoire semble douce et forte à la fois
et l'image tremble,
semblable à sa main sur mon visage apeuré.
J'ai peur de le perdre,
trop de faim et trop de soif de son corps.
Tant que le film durera,
jamais mon goût de LUI ne cessera.
Par son corps à mon corps,
cette merveille de merveilles,
l'Être irradié et irradiera,
tant que le film durera.

Salomé